

Posons un instant notre regard ...

... Lorsqu'on pénètre aujourd'hui dans la cellule encore assez silencieuse, le projecteur électrique braqué sur l'œuvre d'art ne réussit même pas à conjurer l'effet d'offuscation lumineuse qu'impose le tout premier contact. A côté de la fresque, il y a une petite fenêtre, orientée vers l'est, et dont la clarté suffit à envelopper notre visage, à voiler par avance le spectacle attendu. Peinte dans un contre-jour volontaire, la fresque d'Angelico obscurcit en quelque sorte l'évidence de la saïse. Elle donne l'impression vague qu'il n'y a pas grand'chose à voir. Quand l'œil s'habitue à la lumière du lieu...

... l'hypothèse générale que les images ne doivent pas leur efficacité à la seule transmission de savoirs — visibles, lisibles ou invisibles —, mais qu'au contraire leur efficacité joue constamment dans l'entrelacs, voire l'imbroglio de savoirs transmis et disloqués, de non-savoirs produits et transformés. Elle exige donc un regard qui ne s'approcherait pas seulement pour discerner et reconnaître, pour dénommer à tout prix ce qu'il saisit — mais qui, d'abord, s'éloignerait un peu et s'abstiendrait de tout clarifier tout de suite. Quelque chose comme une attention flottante, une longue suspension du moment de conclure, où l'interprétation aurait le temps de se déployer dans plusieurs dimensions, entre le visible saisi et l'épreuve vécue d'un dessaisissement. Il y aurait ainsi, dans cette alternative, l'étape dialectique — sans doute impensable pour un positiviste — consistant à ne pas se saisir de l'image, et à se laisser plutôt saisir par elle : donc à *se laisser*

*dessaisir de son savoir sur elle.* Le risque est grand, bien sûr. C'est le plus beau risque de la fiction. Nous accepterions de nous livrer aux aléas d'une phénoménologie du regard...

... Mais il est bien difficile de le nommer comme on le ferait d'un simple objet. Ce serait plutôt un *événement* qu'un objet de peinture.

